

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

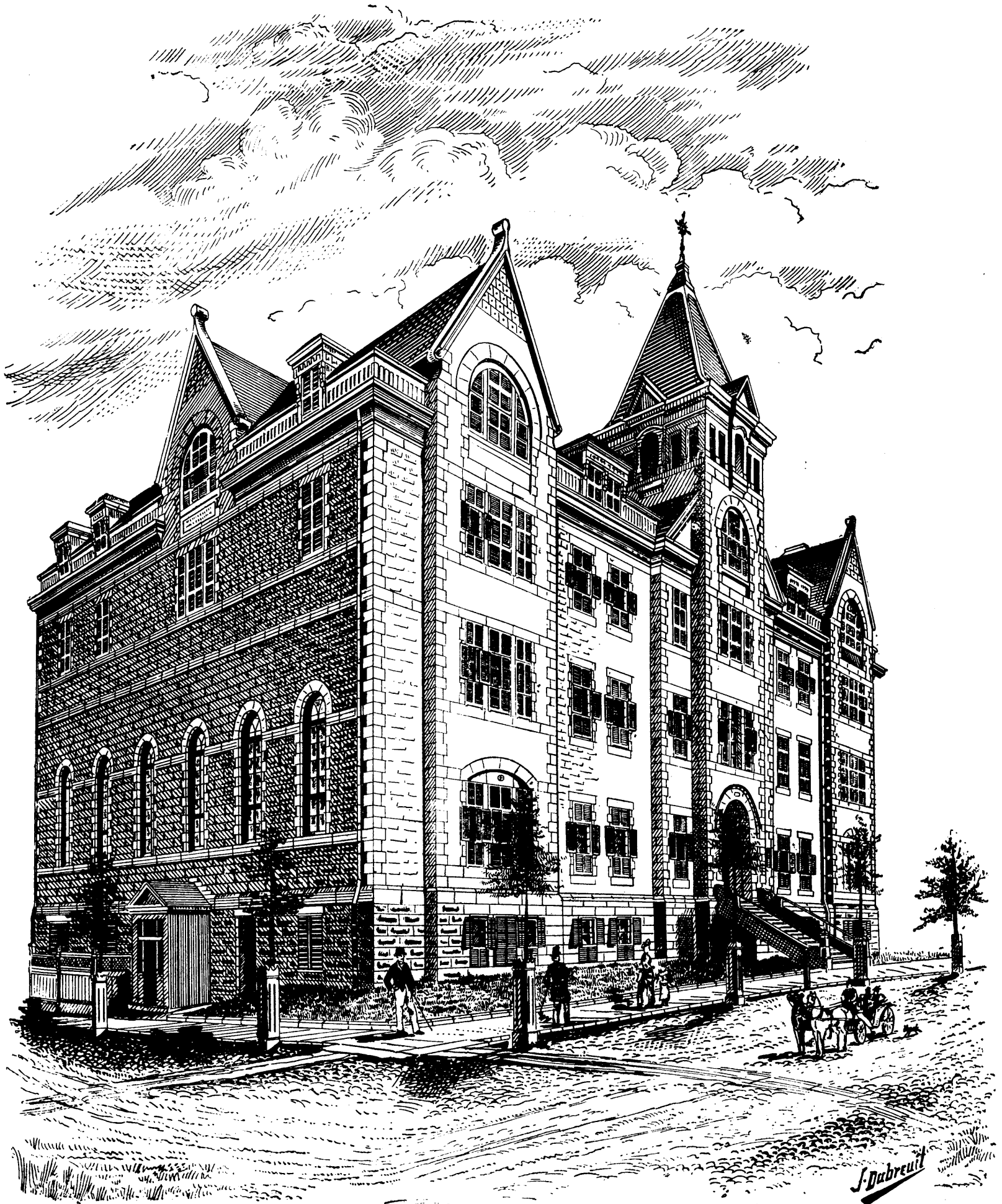
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
• Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 278. — SAMEDI, 31 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE NOUVEAU PENSIONNAT SAINTE-ANGELE A SAINTE-CUNEGONDE DE MONTREAL
M. Victor Roy, architecte. — Dessin de M. Jules Dubreuil. — Gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 31 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'instituteur dans nos campagnes, par J. P. V. Du Sault.—Étymologie : la Floride, par Hector Servadec.—Méditations.—Les nègres d'Afrique (avec gravures), par Ph. C.—La littérature française au XVI^e siècle, par Paul Durand.—Les idées de ma vieille tante.—Poésie : Invitation, par Henri Gaston.—Nos gravures.—Belle ou laide, par Aurélien Scholl.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Un drame à Panama.—Sans Mère.

GRAVURES : Vue du nouveau pensionnat Sainte-Angele.—Portrait de Georges Ier, roi de Grèce.—Perte du vapeur *Montréal* dans le détroit de Belle-Isle.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

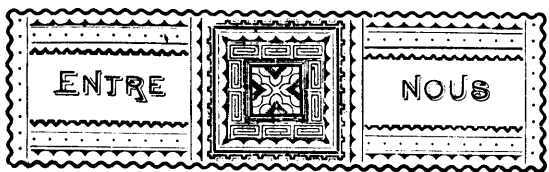
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-QUINZIÈME TIRAGE

Le soixante-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'août) aura lieu SAMEDI, le 7 Septembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * Montréal s'est enfin décidé à adopter la lumière électrique comme mode d'éclairage, et bien que certains quartiers se plaignent encore, c'est un grand progrès, un progrès indispensable dans notre siècle de lumière.

Cette amélioration n'enthousiasme cependant personne ; les progrès étonnants que la science fait chaque jour nous rendent exigeants et, loin d'admirer l'éclairage électrique, nous nous contentons de constater plutôt ses imperfections en nous disant que l'on fera mieux dans quelques années.

Nos aïeux seraient bien étonnés s'ils revenaient quelque soir se promener dans nos rues, mais il faut avouer qu'ils n'étaient pas guère noctambules et qu'ils devaient se coucher avec les poules, puisque l'idée d'éclairer les rues ne les a jamais beaucoup préoccupés.

Sans remonter au déluge, ni même à l'ère chrétienne, on constate que nos devanciers du commencement des temps modernes se contentaient de porter une simple lanterne quand d'aventure ils mettaient les pieds dehors, la nuit, dans les grandes villes, tout comme on le fait de nos jours dans les villages les plus pauvres.

A Paris, dit un vieil auteur, le silence des nuits était quelque fois troublé par le prêtre de Notre

Dame, de Saint-Gervais ou de Saint-Lou, s'en allant porter à la lueur des flambeaux, et sous le dais sombre, l'hostie et les consolations dernières à un mourant. . . Puis les cris et le cliquetis d'épées qui annoncent une mort violente, la plainte étouffée de quelque malheureux frappé dans l'ombre, le fracas d'une fenêtre qui s'ouvre et qui se referme après le bruit produit par la chute d'un corps au milieu de quelque flaque fangeuse ; ou bien encore, devers la tour de Nesle, la lourde chute d'une masse d'eau, car c'est là le petit séjour des *esbattements* clandestins ; c'est là que passe sa nuit

Cette reine
Qui commanda que Buridan
Fut jeté dans un sac en Seine.

" Dès quatre heures du soir, dit M. Edouard Fournier, en hiver, Paris devenait une ville dangereuse, les rues ne pouvaient plus en être fréquentées sans péril "

Il y avait bien les gens du guet qui faisaient la police de la ville, mais " ces bonnes gens, grelottant de froid et de peur, se morfondaient toute la nuit, à la lueur des chandelles fumeuses que leur délivraient messieurs les échevins, puis le matin venu, sans avoir rien vu, sans avoir surtout cherché à rien voir, ils rentraient chez eux plus morts que vifs "

Sitôt qu'il faisait nuit, en effet, les *mauvais garçons* s'emparaient de la ville, brûlant, pillant, volant, massacrant les passants attardés, et les laquais de bonne maison, l'épée à la main, insultaient et frappaient les roturiers " qui avaient l'audace de se trouver sur leur passage "

Il y a à peine trois cents ans que les choses allaient ainsi, c'était le *bon temps* que regrettent encore certaines gens qui semblent se plaindre de ne pas être rossés et batonnés.

En 1662 Laudati de Caraffe obtint la concession du privilège de former une compagnie de *porte-flambeaux* et *porte-lanternes* dans la ville et faubourgs de Paris.

Ces portes-lanternes étaient divisés par postes chacun de huit cents pas, dit l'arrêt d'enregistrement, " les dits porte-lanternes auront un sable, (sablier) juste d'un quart d'heure, marqué aux armes de la ville, qu'ils porteront attaché à leur ceinture, et les gens de pied qui voudront se servir des dites lanternes payeront, pour chaque quart d'heure, trois sols."

Trois sous par quart d'heure, c'était cher, et peu de gens de pied pouvaient, je crois, se payer ce luxe.

Ce n'est qu'en 1667 que le premier lieutenant de police, La Reynie, conçut le projet d'éclairer Paris avec quelque régularité. On suspendit d'abord, dit Fournier, à qui j'emprunte ces détails, une lanterne garnie d'une chandelle allumée, à chaque extrémité de rue, et une autre au milieu. Louis XIV fut si content de cette innovation qui faisait *briller son règne*, qu'il fit frapper une médaille avec cette légende : *securitas, nitor*.

Voilà où en était l'éclairage de la *ville lumière* il y a deux cents ans.

Les Parisiens étaient enthousiasmés, et la *Gazette* de Robinet célébra cet événement dans les vers suivants :

C'est que vray comme je le dy,
Il fera, comme en plein midy,
Clair la nuit, dedans chaque rue,
De longue ou de courte étendue,
Par le grand nombre de clartés
Qu'il fait mettre de tous côtés
En autant de belles lanternes.

Un autre enthousiaste s'exprimait ainsi :

" L'invention d'éclairer Paris, pendant la nuit, par une infinité de lumières, mérite que les peuples les plus éloignés viennent voir ce que les Grecs et les Romains n'ont jamais pensé pour la police de leurs républiques. Les lumières enfermées dans des fanaux de verre suspendus en l'air et à une égale distance, sont dans un ordre admirable et éclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau et si bien entendu, qu'Archimède même, s'il vivait encore, ne pourrait rien ajouter de plus agréable et de plus utile."

Les Anglais, les Italiens, ne tarissent pas d'éloges.

On n'allumait cependant les lampes que du premier novembre jusqu'à la fin de février ; plus tard, en 1671, on les allume depuis le 20 octobre jusque

fin mars, moins les jours de pleine lune, bien entendu.

Cette question de pleine lune a, du reste, été longtemps prise en considération dans tous les pays et, il y a quelques années encore, à Montréal, le gaz n'était pas allumé dans les rues treize ou quatorze jours sur trente.

Ce mode d'éclairage fut appliqué dans toutes les villes de France quelques années plus tard, et continua jusqu'à l'adoption de l'éclairage au gaz.

Et cette question d'éclairage public me remet en mémoire une phrase, une anecdotte, trouvée dans un roman historique, intitulé : *Marie de Médicis* :

" Avant 1667, dit l'auteur, Paris restait pendant la nuit plongé dans une complète obscurité ; les réverbères, qui n'étaient pas alors inventés, rendaient la nuit plus obscure."

Vous voyez que c'est la France qui eut l'honneur d'inaugurer un système d'éclairage public, et c'est encore un Français, Philippe Lebon qui, le premier, songea à utiliser dans le même but les gaz combustibles.

Il donna l'idée, mais ses expériences ne furent pas couronnées de succès et il mourut en 1805, pauvre et presque inconnu.

Sa ville natale lui a érigé une statue, il y a deux ou trois ans, si j'ai bonne mémoire.

* * Ce n'est cependant pas la France qui bénéficia la première de la découverte de Lebon perfectionnée par Murdoch, mais bien l'Angleterre.

En 1812, Windsor fonda une compagnie pour l'éclairage de Londres ; en 1816 il vint à Paris, et en 1817 commença à éclairer quelques rues. En 1820, une compagnie régulière fut fondée, et Paris profita enfin de l'invention de Lebon.

Québec a été éclairé au gaz en 1843 et Montréal en 1844 ; aujourd'hui, ces deux villes ont la lumière électrique dans toutes leurs rues, Québec ayant précédé de plus d'un an la métropole commerciale dans cette voie de progrès.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'usage du gaz doit être fatalement prosaïque par suite de l'envahissement de l'éclairage électrique, et pour s'en convaincre il suffit de se rappeler ce qui s'est passé, il y a soixante-dix ans, quand on adopta le gaz pour éclairer les rues de Paris.

A cette époque, tous les producteurs d'huile à brûler furent frappés de stupeur, dit du Moncel, et ils voyaient dans la nouvelle découverte la ruine de cette industrie ; mais, contrairement à leurs prévisions, ils reconnurent bientôt que la consommation de l'huile à brûler augmentait avec le développement de l'éclairage au gaz, et cela devait être ainsi, car l'éclairage au gaz, en habituant les populations à une lumière plus vive, devait faire augmenter le nombre des lampes employées pour l'éclairage privé et perfectionner à ce point de vue la construction des lampes elles-mêmes qui dépendaient, pour cela, une plus grande quantité d'huile.

Ce coup d'œil rétrospectif nous montre qu'on exagère à tort en ce moment les conséquences que pourrait entraîner le développement de l'éclairage électrique. Comme on se serait habitué à cette lumière vive qui fait paraître les bords de gaz aussi sombres que le paraissent par rapport à eux, les réverbères à l'huile, on se trouvera obligé de multiplier les bords de gaz sur les points où l'on sera forcé de les employer, et la consommation pourra peut-être même dépasser ce qu'elle est aujourd'hui.

Quant à moi, je crois au développement progressif de l'éclairage électrique, au Canada surtout, où les pouvoirs d'eau sont si nombreux que je suis persuadé que dans quelques années, un grand nombre de villages auront adopté ce système.

Bien plus, je suis certain qu'avant trente ans toutes les grandes routes seront éclairées à la lumière électrique, grâce aux perfectionnements qui permettront de produire l'électricité à très bon marché. Le vent est une force qui n'a pas encore été employée, mais il est probable que les inventeurs s'en occuperont bientôt et que l'on arrivera à faire produire à chaque lampe la quantité de fluide nécessaire à son alimentation. De légers moulinets à vent perfectionnés et adoptés à chaque poteau seront sans doute les producteurs de cette électricité, et les accumulateurs rendront aussi, je crois, de grands services en ce sens.

On a parlé il y a quelques années de créer à Montréal un grand boulevard allant de la rue Saint-Denis au Sault-au-Récollet et je crois que si ce projet se réalisait, cette avenue éclairée à la lumière électrique serait une des plus belles promenades du monde.

Québec pourrait faire la même chose sur les routes de Saint-Louis et de Sainte-Foye.

Quoi qu'il en advienne, il est certain que l'éclairage électrique, qui n'en est qu'à ses débuts, prendra bientôt une extension énorme dans tous les pays, et je voudrais bien être *mon petit-fils* pour pouvoir contempler les merveilles du siècle prochain.

* * Madame Maybrick n'a pas été et ne sera pas pendue.

Il faut avouer que ce procès, qui a tant passionné l'Angleterre, était des plus étranges et qu'il a été singulièrement conduit.

Voici une femme accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic, on prouve que lui-même en prenait volontairement et habituellement de ce poison en quantités notables, on fait l'autopsie, on trouve naturellement de l'arsenic dans son corps, mais les témoignages des médecins sont très contradictoires, le juge en résumant les débats se méprend sur le sens d'un mot dit par l'accusée, les jurés déclarent sans hésiter qu'elle est coupable et le juge la condamne à être pendue.

Les débats avaient eu un tel retentissement et le peuple anglais s'était tellement ému du résultat du procès, que de tous côtés on a demandé une commutation de peine ou le pardon.

Mais on est très formaliste en Angleterre, et la reine Victoria est la seule souveraine du monde qui n'ait pas le droit de grâce ; Sa Majesté signe bien l'ordre accordant la commutation, mais elle ne peut le faire sans l'avis du ministre de l'intérieur.

M. Matthews s'est fait longtemps prier, et ce n'est que la veille du jour fixé pour l'exécution qu'il s'est enfin décidé, mais les raisons qu'il a données pour motiver sa décision sont si singulières, qu'on se demande si ce haut fonctionnaire jouit pleinement de ses facultés mentales.

Il dit que tout en étant convaincu, d'après les dépositions des témoins, que l'accusée a donné du poison à son mari, il n'est pas certain qu'elle lui en ait administré une quantité suffisante pour le tuer.

C'est parfaitement clair, il est donc évident qu'elle n'a pas empoisonné son mari, mais ce dernier n'en est pas moins mort, tout ce qu'il y a de plus mort, et il n'est pas moins certain, en admettant le raisonnement de M. Matthews, que s'il en est arrivé à ce résultat toujours fâcheux, même pour un mari trompé, c'est de sa faute, puisqu'il prenait lui-même de l'arsenic.

S'il s'était contenté de prendre simplement la dose que lui donnait sa femme, il serait encore en vie, et même en bonne santé, puisque l'arsenic fait beaucoup de bien, dit-on, rend le teint clair et stimule tout le système, quand on n'en prend pas trop.

Cependant, il est mort, je le répète, et ce qu'il y a de plus curieux c'est que le même M. Matthews dit qu'il croit bien que la quantité trouvée dans le corps du défunt n'était pas suffisante pour le tuer.

M. Matthews termine en disant qu'il y a un doute en faveur de l'accusée ; mais ce doute, M. Matthews, madame Maybrick n'en bénéficie guère puis que contrairement à la loi anglaise vous ne l'acquitez pas purement et simplement selon l'usage.

Elle était adultère, ajoute-t-il encore, et elle mérite d'être enfermée pour le reste de ses jours.

Mais, elle n'était pas accusée de ce crime, M. Matthews.

Enfin la décision est finale, et cette décision à mis en lumière certains côtés faibles de cette administration de la justice criminelle anglaise, tant vantée, qu'on la donnerait pour modèle à tous les peuples.

On a enfin reconnu qu'il n'était pas juste de ne pas entendre l'accusée et de ne pas avoir un tribunal pour en appeler des décisions de la Cour d'assise et tout le monde demande des réformes devenues absolument nécessaires.

* * Un mot de la fin authentique :

Sur la route de Montréal à la Longue-Pointe, non loin de l'établissement dirigée par la Sœur Thérèse, un promeneur avise un journalier qui sert les maçons :

—Dur métier, hein !

—Oui, monsieur, bien dur, et pas trop payé ; trois chelins par jour. Juste assez pour manger et s'éreinter. A quarante ans je serai un homme fini.

—Vous avez bien tort de vous échigner comme ça.

—Comment faire ?

—Mais, mon ami, rien de plus simple, *mettez-vous fou !* Oui, fou comme moi Je suis bien nourri, bien logé, chauffé, habillé, blanchi. Je sors de temps en temps pour me promener, je suis très heureux. Croyez-moi, mettez-vous fou

Et l'homme s'éloigne suivi des regards du pauvre diable qui a posé son oiseau à terre et dit entre ses dents :

—Mettez-vous fou ! Au fait, c'est une idée. Il n'y a pas de morte saison dans ce métier là.



L'INSTITUTEUR DANS NOS CAMPAGNES

Permettez-moi, amis lecteurs, d'attirer votre attention, sur cet homme si humble, si utile et pourtant si méconnu, dont l'obscur et modeste science est consacrée à l'étude et au bien de la patrie, sans souci de la renommée, ni des récompenses de ce bas-monde. La pauvreté est son partage, la froide misère séjourne, en permanence, sous l'humble toit qui l'habite.

Presque toujours il est victime du mauvais vouloir de parents, ou d'un esprit d'économie mal entendu de la part des commissaires d'écoles de nos campagnes. Il faut qu'il ait vraiment le sentiment des devoirs que lui impose sa noble mission, lorsqu'il voit ses peines, ses travaux payés d'ingratitude, ses meilleures intentions souvent mal interprétées.

Sa vie n'est qu'un martyre continuel : Enfermé pendant six à sept heures par jour dans un local trop petit, bas, malsain, respirant une atmosphère viciée, il travaille sans relâche et avec une patience inaltérable, à dégrossir les rudes natures, à développer les jeunes intelligences qui lui sont confiées.

Pour prix de son dur labeur on lui donne à peine de quoi subvenir aux besoins de son indigente famille. L'humble sacristain de village est plus rémunéré que lui. Que dis-je ? c'est à peine si ses appointements égalent ceux d'une servante : Il est pénible de constater, d'après les statistiques du département de l'instruction publique, que le salaire moyen de l'instituteur *laïque*, dans notre belle et riche province de Québec, est de \$200 à peine tandis qu'il est de \$500 et plus dans les autres provinces du Canada.

Si nous jetons un coup d'œil sur ce qui se passe en dehors de l'enseignement, nous voyons que tous les fonctionnaires publics, reçoivent un salaire qui leur permet, non seulement de vivre à l'aise, mais d'économiser pour leurs vieux jours ; seul l'instituteur fait exception, et pourtant n'est-ce pas lui qui rend le plus de services à la société ? Ne serait-il pas juste de lui accorder aide et protection dans l'exercice de ses pénibles fonctions. Il est vrai qu'une pension lui est octroyée à l'âge de 56 ans, mais le chiffre en est si peu élevé que, à peu d'exception près, elle ne suffit point à lui procurer les choses les plus essentielles aux besoins de la vie. Du reste bien peu parviennent à cet âge relativement peu avancé, car à 45 ou 50 ans, à moins d'avoir une constitution exceptionnellement robuste, ce sont des vieillards qu'une vie de privations et de labeur conduit prématurément vers la tombe.

Comment se fait-il que cet homme qui travaille à la gloire de notre patrie, qui prépare nos enfants au grand combat de la vie, et qui forme les générations à venir, soit si méconnu, souvent même si

dédaigné, par notre population rurale ? D'où vient cette apathie pour tout ce qui a rapport à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse ? Pourquoi nos hommes politiques ne cherchent-ils pas à améliorer la position de cet humble philanthrope, de celui qui, après le prêtre, travaille le plus à la conservation et à l'extention de notre race ? Autant de questions qu'il est plus facile de poser que de résoudre ouvertement, car il y a tant de susceptibilités à ménager, tant d'obstacles à surmonter.

Tous les gouvernements étrangers sont pleins de sollicitude pour cet humble éducateur, car ils savent apprécier les services qu'il rend et comprennent l'influence qu'il exerce sur les destinées des peuples. Notre gouvernement provincial seul, fait preuve à son égard d'une coupable indifférence, et cela est regrettable, lorsque l'on considère les déplorables résultats que cet état de chose peut avoir pour notre belle et riche province, si essentiellement française.

Que nos hommes d'Etat prennent en main la cause de l'instituteur, qu'ils fassent cesser ce mode d'engagement au rabais qui se pratique généralement dans nos campagnes, qu'ils fixent un prix minimum pour chaque classe de professeurs, et nous verrons disparaître toutes les nullités que le corps enseignant renferme dans son sein, et des hommes compétents se livrer à l'enseignement et travailler avec zèle et dévouement pour le plus grand bien de la Religion et de la Patrie.

J.-P.-V. DU SAULT.

ÉTYMOLOGIE

FLORIDE

Parmi les hardis navigateurs qui accompagnèrent Christophe Colomb dans son deuxième voyage, il ne faut pas oublier le célèbre espagnol, Jean Ponce. Brave guerrier, excellent navigateur, catholique zélé, il fut un des rares compagnons de Colomb qui le suivirent en Amérique dans l'unique but d'évangéliser ce sauvage continent. Nommé gouverneur de Porto-Rico, une grave difficulté se présentait. Pour prendre possession de son gouvernement, il fallait enlever aux sauvages la plus grande partie des terres placées sous sa direction. Il s'en empara en quelques jours.

Relevé du commandement de Porto-Rico, son esprit actif ne put se faire à l'inactivité. Il arma un vaisseau et fit voile pour l'île de Bimini, une des Lucayes, où on lui dit se trouver une fontaine de Jouvence. Le 27 mars 1512, jour des Pâques-Flouries—en espagnol *Pascua-Florida*—il se trouva devant une grande presqu'île. Le pieux navigateur, en souvenir de la fête du jour, lui donna le nom de Floride.

Une autre opinion veut qu'il ait donné le nom de Floride à cette presqu'île, parce qu'il trouva les campagnes émaillées de fleurs.

HECTOR SERVADEC

MÉDITATIONS

PAUVRE FLEUR ! PAUVRE CŒUR !

I

Elle est là, depuis hier, oubliée dans cette urne d'eau limpide.

Sa corolle trop épanouie s'effeuille, le velouté de sa couleur commence à disparaître, et sa tige, devenue molle, ne peut plus la soutenir.

Pauvre fleur ! tu as glissé doucement dans ce vase où je ne voulais que tremper ta tige pour te donner plus de vigueur Ah ! l'eau, quelque pauvre qu'elle soit, n'est pas ton élément, c'est l'air, c'est le soleil, c'est la terre humide de rosées qu'il te faut !

II

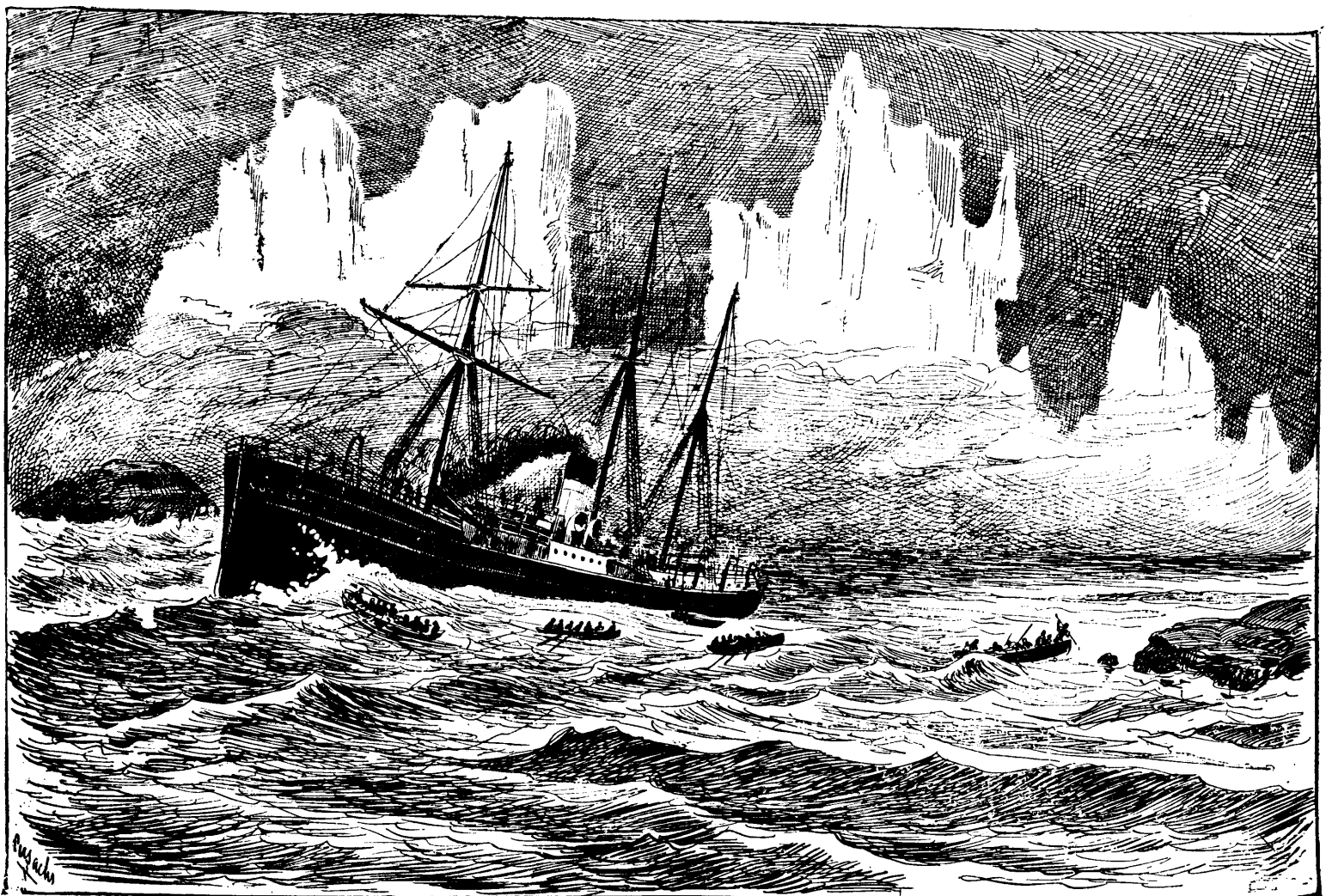
Pauvre cœur ! tu me demandes d'accueillir ces pensées dont le murmure et l'innocence factices sont venus t'éblouir.

Elles sont pures, dis-tu, douces, gracieuses, attrayantes Non, non ! ces enchantresses te berceraient dans de molles rêveries et quand viendrait l'heure du devoir tu te trouverais sans force et sans dévouement.

Pauvre cœur ! sois moins émotionné pour rester plus fort.



GEORGES IER, ROI DE GRECE



PERTE DU STEAMER MONTREAL PENDANT UN BROUILLARD DANS LE DETROIT DE BELLE-ISLE

LES NÈGRES D'AFRIQUE

FAMILLE NILOTIQUE

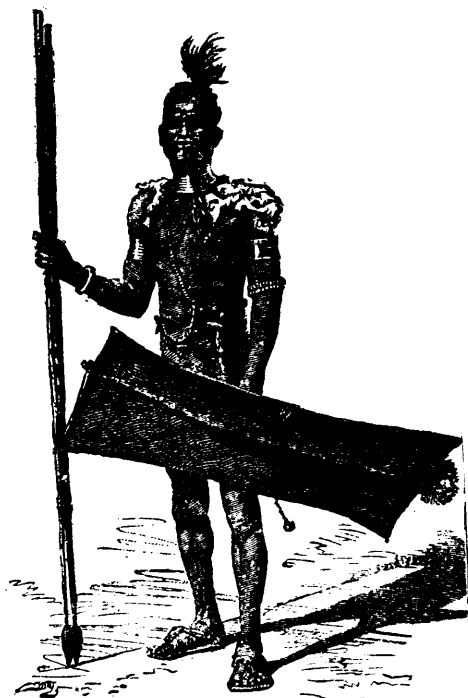
Au moment où l'on s'occupe plus que jamais de la question du trafic des esclaves, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant aujourd'hui quelques détails sur certaines tribus de l'Afrique.

La grande famille nilotique, la plus importante des races noires en Afrique, comptait de nombreuses tribus dont les principales sont : les Chillouks, les Dinkas, les Dioûrs, les Bongos, les Baris, les Noubas, les Niam-Niams, les Mombuttos, les Akkas et les tribus de l'Ouganda et de l'Ounyor.

Les *Chillouks* occupent, sur la rive gauche du Nil blanc, environ 3,000 villages dont quelques-uns renferment jusqu'à 200 huttes, et forment une population, singulièrement compacte pour l'Afrique, de plus d'un million d'individus. Ils se livrent à l'agriculture, à l'élevage du bétail, à la chasse et à la pêche. Moitié par coquetterie, moitié par préoccupation hygiénique, les *Chillouks* se couvrent le corps de cendre, de cendre de bois pour les gens du commun, de cendre de bouse de vache pour les gens d'importance, soucieux de se faire reconnaître d'un coup d'œil, car, de la cendre de bois qui est grise, l'autre se distingue par une couleur rousse des plus élégantes. Le but hygiénique de ce barbouillage



SORCIER NIAM-NIAM



GUERRIER DINKA

est de protéger la peau contre les piqûres des insectes, et il constitue le plus clair de leur habillement. Les hommes se pommadent en outre d'un onguent composé de gomme, d'argile et boue de vache ; au moyen de ce cosmétique, ils donnent à leur chevelure les formes les plus étranges. Les femmes sont un peu plus vêtues : elles portent une sorte de tablier de peau attaché à la ceinture et descendant aux genoux. Elles arrangent leurs cheveux de manière à offrir un fouillis de petites boules, à peu près invariable.

Au sud, les *Chillouks* ont pour voisins les *Dinkas*, pasteurs comme eux, se barbouillant de cendre. Ils coupent



NIAM-NIAMS

leurs cheveux ras, gardant seulement au sommet de la tête une petite touffe qu'ils ornent de plumes d'autruche. Il en est cependant qui gardent leurs cheveux longs, les lissent autant que possible, les maintiennent droits à l'aide d'épingles et les lotionnent d'urine de vache (ce qui finit par leur faire prendre une couleur d'un roux fauve des plus étranges) pour leur ôter toute idée de retourner à l'état crépu. Le pays des *Dinkas* est marécageux, aussi ont-ils la jambe longue et sèche. Leur corps est robuste et nerveux, avec les épaules horizontales et anguleuses. Ils ont le cou long, la tête déprimée au sommet et par derrière, le front bas, les

sourcils courts, la mâchoire très large. Cependant, d'après le Dr Schweinfurth, tout cet ensemble, peu séduisant en détail, ne manquerait pas d'harmonie. Les hommes et les femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure, ce qui contribue sans doute, suivant eux, à accroître leur beauté naturelle ; ils se percent les oreilles en plusieurs endroits pour les orner d'anneaux de fer ou de petits bâtons ferrés. En outre, le sexe aimable se pare la lèvre d'un grain de verroterie retenu par une épingle de fer. Les femmes sont vêtues ordinairement de plusieurs tabliers descendant jusqu'aux chevilles et bordés de clochettes, d'anneaux de fer et de perles ; elles ont aussi des anneaux de fer aux poignets et aux chevilles, autant qu'elles en peuvent porter et que leurs moyens leur permettent. Les hommes préfèrent les bracelets d'ivoire ; ceux qui ne peuvent atteindre à un tel luxe se contentent de bracelets de peau d'hippopotame et de colliers faits de lanières de cuir tressées.

Les *Dioûrs*, habitants des hautes terres où ils subsistent le voisinage incommode des *Nubiens*, se distinguent par leur industrie. Le pays est riche en mines de fer qu'ils exploitent par les moyens les plus primitifs, sans doute, mais avec courage et intelligence. Ils fondent et forgent, tandis que leurs femmes s'occupent de la cul-



CHILLOUK



BARI

ture des champs et des soins du ménage. Chez eux, comme chez tous les peuples laborieux, les affections familiales sont très développées, et ils ne ressemblent par conséquent, sous ce rapport, que fort peu aux peuplades qui les entourent.

Les *Bongos* ont le teint brun rouge. Ils s'habillent d'une bande d'étoffe attachée à la ceinture et retombant devant et derrière, pas très bas. Le vêtement des femmes se compose ordinairement d'une branche feuillue ou d'une petite botte d'herbe qu'elles renouvellent tous les jours ; mais elles sont chargées, en revanche, d'une quantité de ferraille et de verroterie qui bat la mesure de leur marche ; elles en ont de toutes les formes : en anneaux, en croissants, en plaques, en clous, et partout : aux oreilles en quantité, aux lèvres, au nez, en un mot à toutes les protubérances cartilagineuses ou charnues.—Il paraît qu'une femme Bongo pesant 400 livres est un objet assez commun et très apprécié.

Viennent ensuite les *Niam-Niams*, que certains voyageurs généreux ont gratifié d'un appendice caudal que le docteur Schweinfurth a reconnu postiche. Leurs pays s'étendent très loin vers l'ouest et ils y sont nombreux. Ils sont de taille moyenne, ont le buste long, le nez grand et large, les yeux fendus en amande, très écartés, les cheveux tombant en tresse jusqu'à la ceinture. Leurs dents sont aiguës en pointes. Vêtus de peaux de bêtes, les chefs seuls ont le privilège de se coiffer



NIAM-NIAM

d'une espèce de bonnet de même étoffe. Ils sont agriculteurs, mais élèvent principalement des poules. Un tout petit défaut, du moins à notre point de vue, s'oppose à ce que nous en pensions tout le bien que nous voudrions : ce sont des anthropophages déterminés.

Les *Mombuttos* ou *Mombouttous*, leurs voisins du sud, ne sont pas moins qu'eux amateurs passionnés de chair humaine ; ils vont même encore plus loin qu'eux sous ce rapport, car non seulement ils font de l'homme leur gibier favori et leur rôti de prédilection, mais ils recueillent sa graisse et s'en servent comme assaisonnement. Après une victoire signalée, ils mangent ce qu'ils peuvent des cadavres restés sur le champ de bataille, salent le reste, et emmènent leurs prisonniers qu'ils traitent de façon à les engraisser s'il est possible, pour les approvisionner de viande fraîche quand besoin est. Cette fâcheuse dépravation du goût n'empêche pas que les *Mombuttos* ne soient la peuplade de beaucoup la plus intelligente de ces contrées. Ils ont un état social réglé et pratiquent plusieurs arts avec une grande habileté.

Les *Mombuttos* ont pour voisins assez rapprochés les *Baris*, qui leur ressemblent surtout par leurs meilleurs côtés. Ils sont très belliqueux, mais très industrieux aussi.

C'est également dans le voisinage des *Mombuttos* que vit la curieuse peuplade nègre des *Akkas*. La taille des *Akkas* ne dépasse pas trois pieds et demi. Ce sont de vilains petits nègres à mâchoire proéminente, ayant toutefois les extrémités petites, fort agiles et chassant l'éléphant avec plus d'adresse que ne sauraient le faire bien des colosses de notre connaissance. Le docteur Schweinfurth

voulait emmener un spécimen de cette curieuse peuplade en Europe, mais il mourut en route. Ce qui frappe dans les *Akkas*, d'après le voyageur allemand, c'est, en même temps que le ventre proéminent et pendant, l'extrême ténuité des membres comparativement à la longueur de la partie supérieure du corps, ténuité jointe à une étroitesse et à une petitesse remarquables des articulations de la main et du pied. Le thorax, trop ouvert en bas, est, entre les épaules, extrêmement plat et comprimé ; le dos creux, les jambes arquées et les tibias ployés en dedans. Le crâne présente le type le plus complet du prognathisme et affecte la forme sphérique. Les lèvres sont très longues, et l'obliquité du menton les fait paraître d'autant plus proéminentes.

La peau est d'un rouge de cuivre ainsi que les cheveux, très crépus, courts et peu abondants, assez semblables à de l'étope goudronnée. L'agilité, la sveltesse et l'aptitude à sauter des *Akkas* sont incroyables, étant donnés leurs jambes courtes et leur ventre proéminent. Ils ont pour armes la lance, l'arc et la flèche, mais flèche, arc et lance de si petite dimension, qu'ils ressemblent à des joujoux, ce qui ne les empêche pas de chasser le buffle et de s'attaquer même, comme nous l'avons dit, aux éléphants, qu'ils percent de leurs lances après leur avoir crevé les yeux à coups de flèche.

PH. C.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVE SIECLE

COUP D'ŒIL RAPIDE

“ Sous tous les rapports, dit de Barante, le XVe siècle nous conduit au seuil d'un monde nouveau. Le XVe siècle a inventé l'imprimerie et découvert l'Amérique, et il n'a pu cependant se douter de la portée infinie de ces deux nouveautés.” La langue française, ou langue d'oïl vint à un assez haut degré de perfection sous les soins de Philippe de Comines, de Charles d'Orléans et de Villon ; la langue d'oc fut déchuée de toute importance politique et littéraire et demeura à l'état de patois. L'Italie, en ce temps, était arrivée à une sorte de maturité littéraire, et ce fut elle qui donna le plus d'impulsion à la littérature et aux beaux-arts du XVe siècle.

L'étude des langues anciennes, qui auparavant n'était pour ainsi dire que le partage des monastères, se répandit parmi la noblesse et le peuple ; en 1455, un savant, nommé Tifernas enseigna le premier la langue d'Homère à Paris.

La poésie, à cette époque, eut pour principaux représentants Villon, Charles d'Orléans et Alain Chartier. Olivier Basselin, dont le volume de poésies publié sous le nom de *Vaux-de-Vire* a donné origine au nom moderne *Vaudeville*, ne chanta dans ses vers que le vin et l'orgie.

Olivier Maillard, prédicateur de Louis XI, fut pour ainsi dire l'unique orateur religieux du XVe siècle en France ; on cite, parmi ses nombreux sermons, *Le sentier du Paradis*, *l'Instruction et la Consolation de la vie*, etc. Cet orateur était d'une hardiesse incroyable : rois, princes, bourgeois et serfs, tous passaient à son tribunal. Cependant, Olivier Maillard se sert trop souvent d'expressions basses et triviales, et gâte ainsi les beautés qu'on trouve dans ses sermons.

Jean Charlier Gerson, que plusieurs critiques assurent être le véritable auteur du livre admirable de *l'Imitation de Jésus-Christ*, fut un des plus grands savants de son temps.

L'art théâtral ne consistait alors qu'en représentations de *Mystères*. En 1402, on donna à Paris le *Mystère de la Passion*, drame qui renferme plusieurs pensées profondes, malgré une grande naïveté. On en jugera aisément par cette curieuse description de l'enfer :

Au plus bas est le hideux gouffre
Tout de désespérance teint
On sans fin art (brule) l'éternel souffre
Du feu qui n'est jamais éteint....
Hideux puis, abîme parfons,
Remplis de pécheurs jusqu'aux fons,
Qui la reçoivent leurs souldees ;
La crient les âmes damnées
En leur Créateur blasphémant....
Leurs regrets sont moult pardurables,
Et leurs cris de piteux hélas ;
Leurs tourments, peine intolérable,
Sans jamais espoir de soulas....

La sont condamnés et jetés
Ceux qui meurent en grief péchés,
Mal reposent les mal couchés,
La sont leurs âmes tourmentées,
A breuvées de l'ire de Dieu,
Et très asprement agitées, etc.

Le XVe siècle, malgré toutes ses imperfections, a été pour la langue française une époque des plus glorieuses ; c'était comme une préparation à cette grande renaissance des lettres et des arts qui se produisit au XVIe siècle. Nous allons maintenant dire quelques mots sur les principaux écrivains du XVe siècle

* *

FRANÇOIS VILLON

Ce poète, peut-être le meilleur du XVe siècle, eut l'insigne honneur de former Clément Marat. Il naquit à Paris en 1431. Sa vie fut très agitée ; n'écouterant que ses ardentes passions, il se jeta corps et âme dans le libertinage le plus affreux. En 1457, on ne sait pour quelle cause, il fut jeté en prison et condamné à être pendu. La peine cependant fut commuée en un bannissement qui dura jusqu'en 1461 où il fut de nouveau condamné à la prison par l'évêque d'Orléans.

Rien ne pouvait le corriger ; ses mœurs étaient toujours les mêmes. Sorti de prison à la mort de Charles VII, il continua sa vie de bohème, errant d'une ville à une autre. On ne connaît point la date précise de sa mort ; on croit que ce fut en 1484.

Villon qui, comme dit Boileau,

...Sut un des premiers, dans ces siècles grossiers
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

fut, en dépit de ses mœurs déréglées, un poète de premier ordre. Rejetant tous ces termes emphatiques qu'avaient toujours employés les poètes précédents, il s'attacha à posséder, dans ses écrits, un style naturel, vif et même profond. La licence, malheureusement, dépare souvent ses meilleures pièces ; il faut travailler dans le fumier pour y trouver des perles, par bonheur pour le poète, celles-ci ne sont pas rares.

Ses principaux ouvrages sont le *Grand Testament*, qui est une œuvre vraiment remarquable, la ballade des *Dames du temps jadis*, où l'on remarque ce vers si souvent répété :

Mais où sont les neiges d'antan ?

celle des *Pendus*, qu'il composa en prison, et beaucoup d'autres, qui toutes ont une certaine valeur littéraire.

Paul Durand

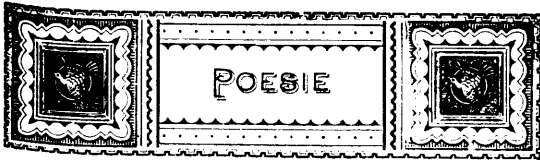
LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

LE MOT A DOUBLE SENS.—Ma vieille tante, toujours désireuse de nous être agréables, s'avise aujourd'hui de nous indiquer quelques jeux de salons, dont elle pourra continuer la série si elle voit que cela nous plaît.

Voici l'un des plus jolis : Un joueur sort du salon pour aller deviner ; et, pendant son absence, on choisit un mot, substantif autant que possible, ayant plusieurs sens, sans avoir la même orthographe. Le devineur arrive et demande : Comment m'aimez-vous ? Le joueur interrogé doit répondre en donnant au mot l'un des sens qu'il doit avoir, et le devineur continue en faisant la même question à tous les joueurs, qui répondent en donnant toujours l'un des sens, de façon à dérouter le devineur. Supposons que le mot choisi soit *Tulle*. L'un répondra dans le sens de la ville, l'autre de l'étoffe, ou : *père, paire, pair, perd*, voilà bien des sens pour dérouter.

Au second tour le devineur demande : Où me placez-vous ? Et au troisième : Que faites-vous de moi ?

S'il n'a pas deviné après ce troisième tour, il donne un gage et retourne deviner un autre mot. S'il a deviné, au contraire, il désigne celui dont la réponse l'a aidé à deviner, et celui-ci va prendre la place de devineur.



INVITATION

C'est l'heure de l'amour—Déjà la nuit s'avance :
L'étoile pâle luit tremblante au sein du ciel
Et l'haleine du vent qui du Levant s'élançe,
Douce comme ta voix, douce comme le miel,
En froissant le feuillage éveille le silence.
Viens et ne perdons pas ces courts instants bénis
Où l'âme croit encore au bonheur, aux doux nids.
Ma barque nous attend—Sur le fleuve qui chante
Nous irons, si tu veux, dans notre course errante
Causant et chantant tour à tour,
Sous le ciel bleu rêver d'amour.

HENRI GASTON.

Août 1889.

NOS GRAVURES

LE PENSIONNAT SAINTE-ANGÈLE

Ce nouveau pensionnat, situé coin des rues Vinet et Saint-Antoine, à Sainte-Cunégonde de Montréal, dont nous donnons une vue sur notre première page, est sans contredit l'édifice le plus imposant du genre. La construction est en pierre à bossage et pierre de taille, symétriquement travaillée avec goût.

La façade principale, du style renaissance, mesure cent vingt pieds de longueur, composée de frontons ; sa tourelle centrale surmontée d'un magnifique clocheton, son entrée majestueuse, lui donne un cachet de grandeur que doit posséder toutes les bâtisses destinées à l'éducation.

En outre, la distribution des classes, la lumière parfaite qui arrive à profusion dans toutes les chambres, la ventilation qui ne laisse rien à désirer, les escaliers placés aux deux extrémités permettent en tout temps l'accès facile aux classes et aux dortoirs, l'ascenseur avoisinant les escaliers, le système de chauffage à l'eau chaude, ajoutent au confort désiré la plus grande perfection qu'un édifice puisse avoir.

Il n'est pas surprenant de voir l'ensemble et la composition de cet édifice si bien réussis, lorsque vous apprendrez que la direction de ce magnifique monument a été confiée à notre habile architecte, M. Victor Roy, si bien connu du public par son bon goût, joint à l'art de savoir donner à ses édifices le cachet distinctif de la grandeur architecturale.

PERTE DU VAPEUR "MONTRÉAL"

Nous donnons aujourd'hui une vue du naufrage du vapeur *Montréal*, de la Dominion Line, perdu dernièrement dans le détroit de Belle-Isle. Notre gravure représente le navire au moment où il se frappe à un monstrueux iceberg, dont le brouillard lui avait caché la vue.

Toute la cargaison, se composant d'animaux et de grains, est absolument perdue avec le vapeur. Seuls et heureusement les passagers, grâce à l'énergie du capitaine et à l'agilité de l'équipage, ont tous été sauvés dans les chaloupes.

LE ROI DE GRÈCE

Le ciel de la Grèce, où Georges Ier alla ceindre la couronne à dix-huit ans—en 1863—a presque entièrement enlevé à la physionomie du roi un air de mélancolie native qu'elle reflétait à l'origine, dont restent quelques traces, à demi-effacées ; il lui a donné, en échange, cette grâce et cet abandon souriant que les soleils du Nord ne savent pas si bien faire éclore dans les âmes réchauffées de leurs rayons.

Subissant ainsi, à son insu peut-être, la double influence du ciel natal et du ciel adoptif, le roi Georges est devenu moralement, et physiquement même, ce que nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui ont l'honneur d'approcher Georges Ier reconnaissent en lui, (et l'histoire de son règne confirme ce jugement) le mélange d'une raison solide, un peu contemplative et prudente, aux qualités les plus attirantes de l'homme privé : la bonté, la sim-

plicité, l'accueil cordial d'un roi qui ne vaut pas seulement par sa couronne.

Et pourtant, bien d'autres à sa place se contenteraient de s'imposer à l'attention de leurs contemporains par l'illustration de leur race ou de leurs alliances. A cet égard, en effet, Georges Ier n'a rien à envier : second fils du roi Christian de Danemark, il verra un jour ses deux sœurs monter à côté de leurs époux sur les trônes de Russie et d'Angleterre. Donc, fils de roi, frère d'un prince héritier et de deux futures impératrices, roi lui-même, il a de plus la fidélité affectueuse de son peuple, le respect de l'Europe entière, la sympathie de plusieurs grandes puissances.

BELLE OU LAIDE

Un journal provoquait dernièrement ses lecteurs et ses lectrices à faire leur opinion sur les avantages de la laideur et les inconvénients de la beauté.

—A mon avis, l'homme qui se sait laid tâche de racheter par la politesse, les petits soins, le dévouement, la défaveur que la nature a jetée sur lui. Celui qui se sait beau, se croit irrésistible et déplaît aux femmes distinguées par une fatuité qui éloignera le plus grand nombre d'un conquérant si sûr de son fait. Quant à la femme laide, elle a tout pour elle, excepté la beauté. Elle sera simple, modeste, confiante. Et si quelqu'un se met à l'aimer, elle subira une véritable transformation. Une femme aimée n'est jamais laide.

Lord Bolingbroke, assistant un jour avec son fils, le vicomte d'Amberley, au lever de la reine, attira le jeune homme dans l'embrasement d'une fenêtre et lui dit :

—Mon fils, vous venez d'avoir trente ans ; le moment est venu d'envisager la vie sous ses côtés sérieux. C'est assez assourdir Londres du bruit de vos folies : il est temps de vous marier.

—Déjà ! fit le vicomte d'Amberly.

—Plus tard, continua le vieux lord, il ne serait plus temps. Je puis mourir d'un moment à l'autre et personne ne prendra soin de votre considération et de votre dignité. Votre histoire avec lady Charchester vous a fait le plus grand tort. L'archevêque de Canterbury, son oncle, en a parlé à la reine ; qui, vous venez de le voir, nous a fait un accueil glacial. Il faut, par un prompt mariage, faire oublier le passé et assurer l'avenir.

—Quel parti m'avez-vous choisi ? demanda le vicomte.

—Je n'ai pas à choisir pour vous, répliqua Bolingbroke. Voyez vous-même. Voulez-vous la fortune ? Voici miss Clanricarde. Son père, ancien gouverneur de l'Inde, en est revenu avec une richesse de nabab.

—Mon domaine d'Amberley me rapporte plus de vingt mille livres de revenu ; je n'ai donc pas à me préoccuper de la fortune.

—Quand on est fils de lord Bolingbroke, marquis de Winchester, on n'a pas besoin d'ajouter à la noblesse d'origine.

—Si c'est la beauté qu'il vous faut, il n'y a pas, je crois, de femme plus admirable que miss Broughampton. On dit que le fils du stathouder compte la demander en mariage. Cependant, il n'y a encore rien de fait et je pourrais...

—Milord, je ne cherche pas plus particulièrement la beauté que la fortune. Je voudrais seulement trouver le bonheur.

—C'est différent, répondit le vieux duc, épousez une femme laide.

AURÉLIEN SCHOLL.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sauces pour toutes sortes de viandes rôties de desserte.—C'est une sauce Robert liée avec des jaunes d'œufs, un filet de vinaigre et un peu de moutarde. Avant de lier la sauce bouillante, on y jette les viandes rôties que l'on y laisse chauffer sans bouillir.

Sponge cake.—Mettez quatre œufs dans une balance et le même poids de sucre pilé ; ôtez un œuf et mettez le même poids de farine que les trois œufs restant. Battez ensemble les œufs et le sucre

pendant un quart d'heure, ajoutez la farine et battez encore cinq minutes. Mettez le mélange dans un plat beurré et placez au four.

Œufs en croûte (mets italien).—Mettez dans le fond d'un plat un morceau de beurre, un peu de pain émietté, autant de fromage râpés, deux jaunes d'œufs, sel, poivre. Faites gratiner à feux doux et cassez le nombre d'œufs que vous désirez au-dessus du gratin. Recouvrez de fromage râpé, faites prendre couleur avec une pelle rouge ou avec un couvercle et servez bouillant.

CHOSSES ET AUTRES

—Près des sept huitièmes de la population de Zanzibar sont des esclaves. Il y a des propriétaires qui en ont 1,000. Un garçon nègre coûte environ \$20, un ouvrier fort environ \$100 ou \$120, une jeune jolie négresse de \$50 à \$100, une femme abyssinienne de \$200 à \$500, tandis que les femmes de Jeddah en Arabie rapportent des prix fabuleux.

—Il y a encore de l'espace sur la terre pour d'autres habitants. D'après un statisticien français cinq arpents de terre suffisent à chaque habitant et se basant sur cette proportion, il trouve qu'il y a de la place en Europe pour 115,000,000 nouveaux habitants, 1,336,000,000 en Afrique, 1,402,000,000 en Asie, 515,000,000 en Océanie, et 2,000,000,000 dans l'Amérique du Nord et du Sud.

—Le 25 juin 1615 : Le Père Jean Dolbeau dit la première Messe à Québec ; près de l'Eglise de Notre-Dame des victoires, à la Basse-ville. Le 26 Juillet 1615 : Le Père Joseph Le Caron a célébré le saint sacrifice de la Messe à Trois-Rivières, pour la 1re fois. En 1617 : Le Père Joseph Le Caron célébra le premier mariage qui se soit fait en Canada, entre Etienne Jonquest, natif de Normandie, et la fille aînée de Louis Hébert. Le 28 Juillet 1618 : Le Père Jean Dolbeau célébra le 1er Jubilé en Canada, à Québec. Il avait eu une permission du St-Siège.

—Une femme distinguée, en Angleterre, lady Haberton a commencé dernièrement une croisade contre les costumes qu'on impose aux malheureuses veuves et aux autres femmes qui ont le malheur de perdre quelqu'un de leurs proches. Elle demande au bon sens la raison pour laquelle la femme doit être astreinte à porter pendant un an, ou plus, un costume lourd et accablant, un long voile qui font à sa santé, souvent délicate, un tort considérable. Les hommes ne sont pas obligés de porter des costumes. Est-ce parce que le sexe de la femme est plus faible qu'on fait pour elle une loi vigoureuse ? Lady Haberton demande aux femmes du monde entier de s'insurger contre cette coutume funeste à leur santé et de porter en signe de deuil au lieu des lourds vêtements de crêpe, quelque chose de léger, comme font les hommes.

—La manière dont les araignées conduisent la construction de leur toile varie suivant les changements atmosphériques et procurent ainsi aux observateurs un baromètre certain. Si le temps menace de devenir pluvieux ou désagréable, soit d'une façon ou d'une autre, les araignées raccourcissent l'extrémité des filaments sur lesquels toute leur toile est suspendue et, dans cet état, elles attendent l'influence de la température qui est remarquablement variable. Au contraire, si les filaments qui portent la toile sont restés dans toute leur longueur on peut, en proportion, conclure que le temps deviendra serein et se maintiendra tel au moins dix ou douze jours. Mais si les araignées sont tout à fait indolentes, la pluie survient généralement, quoique, d'un côté, leur activité pendant la pluie soit une preuve certaine qu'elle sera de courte durée et suivie d'un temps beau et constant. D'après d'autres observations : les araignées font généralement quelques changements dans leurs toiles toutes les vingt-quatre heures ; si ces changements ont lieu entre six et sept heures du soir, cela indique que la nuit sera belle.

VARIÉTÉS

—Moi, disait Popincourt, je suis pour la fermeture de bonne heure, à commencer par la bouche de ma femme.

Jeune femme (en pleurs).—Tu as brisé la promesse que tu m'avais faite.

Le mari (l'embrassant).—Laisse faire, ma chère, je t'en ferai une autre.

Une rencontre à minuit sur le trottoir :

—Hellon, Tom, viens-tu du cirque ?

—Non, mais je m'y en vais, reprend tristement Tom, en songeant à la réception qui l'attend à la maison.

On ne saurait être plus galant.

Un dentiste cherche vainement à extraire la dent cariée d'une belle.

—En vérité, madame, lui dit-il, il ne peut rien sortir de mauvais de votre bouche

Une jolie définition de la Faculté de médecine par feu madame de Girardin :

Un jour qu'une de ses amies lui demandait son chemin pour aller à l'école de médecine.

—La Faculté de médecine, s'écria-t-elle, bien certainement oui, je le sais. Elle est située sur le passage de ce monde à l'autre.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publie dans son numéro du 1er août 1889 :

La Métairie, poésie, par Mme Drut Fontès.—Le Dieu Pépetius, par P. Jacob, bibliophile.—Chronique, Causerie de quinzaine.—Le Flottage dans le Morvan, par Marie de Fos.—Le bon coin, par Ch. Diguët.—La vision de l'écolier puni, par Er. d'Hervilly.—La Légende de Mercedès, par Pierre Perrault.—Causerie sur l'Exposition-Universelle, par Hip. Gauthier.—La Maison qui chante, par Georges Bernier.—Mœurs et coutumes de Podolie, par la Csse E. Morcoff.—Lettre d'un jeune officier à sa mère, par Faré.—Correspondance et Concours, par Eug. Muller.

Illustrations par A. Parys, Duplais-Destouches, Geoffroy, Bayard, Helmick, A. Sandoz, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 519.—ENIGME

Je ne suis qu'un fruit minuscule
Dur et très sec
Qui, dans un bec
D'oiseau facilement circule.

Arrangés en long chapelet
Pour les prières
Avec mes frères
Nous formons un guide complet.

Je suis encore ce que l'on veille ;
Puis, d'autrefois
Un petit poids
Chez la femme je fais merveille ;

Chacun admire sur sa peau
Ma tache noir
Devant ma gloire,
O Fard ! retire ton chapeau.

Soudain, si je change de masque
Je suis un vent
Brusque et violent :
Une tempête, une bourrasque !

SOLUTIONS

No 516.—Le mot est : Puce.
No 517.—Le gagnant est le second à la condition de ne pas poser son double.
No 518.—Les mots sont : Braise et Brise.

AVIS AU MERE.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

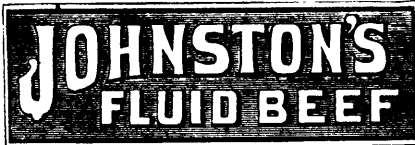
PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

51092



A tous ceux qui ont besoin d'une diète nutritive
LE JOHNSTON'S FLUID BEEF est recommandé comme étant la nourriture la plus parfaite.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

AVANTAGE SPECIAL

POUR

Un Mois seulement !

250 Services à Dîner à vendre avec une réduction de 25 p.c.

NOUVEAUX PATRONS
COULEURS ET DESSINS

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

CE QUE
FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycérine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour dépanner tous de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

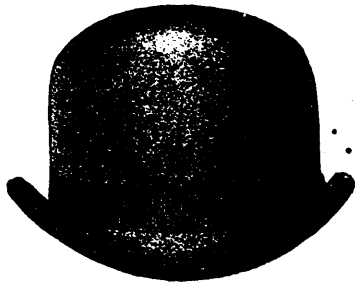
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

ETABLIS EN 1852

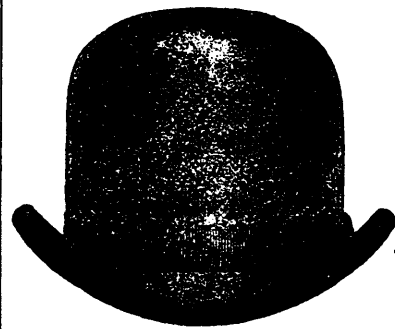


Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 21, rue St-Joseph, Québec, et, au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. B. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 31 AOUT 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

I.—LES DERNIÈRES PIASTRES

(Suite)

Sans attendre la réponse de Pierre, il l'entraîna vers une table isolée dans un coin de la salle ; puis, lorsqu'il eut versé dans les deux verres une pleine rasade de vin :

—Vous vous nommez Pierre Miquet, dit-il à brûle pourpoint.

Le jeune homme tressaillit et demanda d'un ton bourru :

—Est-ce une question ?

—Non, c'est une affirmation.

—Après ?

—Vous êtes intelligent et... peu scrupuleux.

A cette flatterie d'un genre particulier, Pierre eut un mouvement de colère.

Mais il se contint et lemeura, un moment, silencieux, se demandant à quoi tendait ce singulier préambule.

Puis, regardant fixement son interlocuteur :

—Qu'est-ce que vous allez me demander ? grommela-t-il.

Giovanni sourit doucereusement.

—Per Baccho ! exclama-t-il, à quoi bon vous inquiéter de cela si longtemps à l'avance ? Laissez-moi continuer, et puis, que vous importe ? Le principal est que je vous paie bien.

—Je ne suis pas à vendre, répliqua Pierre Miquet entre ses dents.

L'Italien eut un rire silencieux, et, sans paraître même avoir entendu cette phrase :

—J'ai entendu parler de vous hier, dit-il négligemment.

Le visage de Pierre s'assombrit encore davantage.

—En quels termes ? demanda-t-il.

—En des termes qui vous ont valu tout de suite ma sympathie.

Les paupières du jeune homme battirent fébrilement.

L'entrepreneur continua :

—Comme je vous le disais tout à l'heure, vous avez des idées larges...

Puis, brusquement :

—A propos, vous savez qu'une femme vous attendait tout à l'heure dans la rue ?

—Je le sais, répondit sèchement Pierre Miquet.

—J'ai entendu qu'elle vous appelait, insista l'Italien.

—Je l'ai entendu aussi, grommela l'autre, et après ?

—C'est votre femme, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Pierre haussa les épaules.

—Il paraît qu'elle avait une dot, et que vous l'avez mangée.

A un mouvement du jeune homme, il ajouta :

—Ah ! cela ne me gêne pas, au contraire ; donc ne vous défendez pas... elle vous aime, je le parie...

Les lèvres de Pierre Miquet s'allongèrent dans une moue qui prouvait surabondamment son indifférence en matière d'affection conjugale.

—Il ne faut pas trop aimer sa femme, dit Giovanni d'un ton sententieux... cela empêche les affaires.

—Enfin, gronda Pierre d'une voix sourde et irritée, qu'avez-vous à me proposer ?

—Attendez donc ! fit l'Italien. Vous êtes trop pressé ; il vaut mieux se connaître pour bien s'entendre. Vous êtes vif, per Baccho ! et c'est pour cela que vous avez été pendu, il y a trois mois, en Californie, par trois Américains vos associés.

Un flot de sang se répandit sur le visage pâle de Miquet.

—Comment savez-vous cela ? s'écria-t-il.

—Là, là, ne vous fâchez point, dit l'autre en lui mettant la main sur le bras... C'est un de vos amis, celui-là même qui a aidé votre femme à vous dépendre... vous voyez que je ne pourrais être mieux renseigné.

Et il ajouta en souriant d'un air bonhomme :

—Il paraît qu'il était temps.

Machinalement, Pierre Miquet porta la main à son cou et, dans ce geste, son col se rabattit un peu, découvrant une sorte de boursofflure violacée, large à peine d'un centimètre, qui lui formait comme un collier.

C'était l'ecchymose produite par la corde et qui n'était pas encore guérie.

—Vous associés et vous, poursuivit l'Italien, n'étiez pas d'accord sur la manière dont devait être partagé le rendement du *placer* ; aussi n'aviez-vous rien trouvé de mieux que de prendre la fuite, en emportant le tout.

Pierre fit un geste de dénégation.

—Ah ! fit l'entrepreneur d'un air indulgent, cela n'a pas d'importance ; vous leur repreniez ce que d'autres vous avaient pris.

Puis avec un sourire :

—Tenez, murmura-t-il, tout à l'heure vous m'avez triché au *monte*...

Le jeune homme pâlit et sa main chercha son revolver.

—Restez donc tranquille, dit Giovanni Corda ; nous n'étions pas des amis... du reste, je vous ai triché aussi et c'est comme cela que j'ai eu ma revanche.

Il ajouta en regardant avec satisfaction les bagues dont ses mains étaient ornées.

—Je suis plus fort que vous... l'habitude, vous savez... Maintenant, nous ne jouerons plus ensemble, c'est convenu, et je vous ferai gagner de l'argent... que voulez-vous ? Je suis ainsi ; quand j'ai confiance en quelqu'un...

Pierre Miquet lança à l'Italien un regard farouche.

Il croyait décidément que cet homme se moquait de lui et il éprouvait une forte envie de lui sauter à la gorge.

Mais Giovanni le surveillait sans en avoir l'air et se tenait prudemment sur la défensive.

—Voulez-vous faire un marché ? demanda-t-il.

Le jeune homme s'accouda sur la table, prêtant l'oreille.

—J'ai besoin d'un contre-maitre... qui me comprenne, ajouta l'entrepreneur.

Pierre devint plus attentif : la proposition se dessinait.

—Je vous donnerais par mois... deux cents piastres.

Un éclair brilla dans les prunelles de Pierre.

L'Italien surprit cette expression de convoitise et, se reprenant :

Ou, tout au moins, cent cinquante, reprit-il.

L'autre se mordit les lèvres et battit la charge sur la table avec ses ongles.

—Allons, dit Giovanni, je ne me dédis pas... je suis franc et loyal, moi ; ce sera deux cents piastres. C'est une jolie somme pour quelqu'un qui n'est pas du métier.

—Je suis sorti de l'Ecole centrale de Paris, répliqua Pierre vivement.

—Ah ! dit l'Italien, enchanté ; alors je jure que ce sera deux cents piastres, sans une de moins... vous surveillerez mes travaux.

—C'est mon état... c'est vous qui avez les chantiers du port ?

—Oui, j'ai aussi ceux de Bohio-Sladado... En dehors de cela, vous me rendrez de petits services.

Les sourcils de Pierre Miquet se froncèrent.

—Lesquels ? murmura-t-il.

—Je les paierai à part.

—D'avance ?

—Oh ! mon cher ami, vous manquez de confiance en ce bon Giovanni ! Déjà de l'ingratitude ! Pierre Miquet garda le silence.

—Eh bien ! poursuivit l'entrepreneur, je consents à payer d'avance les petites bagatelles, mais vous me signerez un engagement comme quoi je pourrai vous congédier tout de suite, sans indemnité, si vous ne répondez pas à ce que j'attends de vous.

—Mais qu'attendez-vous de moi ?

—Si je vous répondais que je n'en sais rien en-

core, vous ne me croiriez sans doute pas ; et cependant c'est l'exacte vérité... j'ai des idées pleines la tête... mais c'est vague, c'est confus, ça ne prendra forme que lorsque les circonstances se présenteront... Seulement, comme je suis un homme pratique et que je vous estime à votre juste valeur, je veux vous attacher à moi... Voyons, est-ce convenu ?

—C'est convenu, répondit Pierre, inquiet.

Un sourire de satisfaction éclaira le visage cauteux de l'Italien.

—Bon, dit-il, je vois que vous êtes carré en affaires... vous me plaisez de plus en plus... et puis...

—Il y a encore quelque chose ? demanda Pierre, repris d'inquiétude.

—Il s'agit de votre...

Le jeune homme eut un geste d'impatience.

—Vous en parlez bien souvent, de ma femme, grommela-t-il...

Qu'a-t-elle à voir là-dedans ?

Corda le regarda tout surpris.

—De la jalousie ! ricana-t-il.

Pierre haussa les épaules.

—Non... mais le forçat n'aime point qu'on lui rappelle à tout moment le boulet qu'il traîne aux pieds.

L'Italien eut un hochement de tête approbatif.

—Je vous comprends parfaitement... mais la question que je vais vous poser est indispensable ; votre femme est-elle obéissante ?

En parlant ainsi, l'Italien contemplant ses bijoux avec une attention exagérée. Evidemment il attachait une grande importance à la réponse de son nouvel ami.

—Ma femme, répliqua celui-ci après avoir réfléchi, fera ce que je lui dirai de faire... mais, ce seront des conditions à part.

—Vous avez confiance en elle ?

—Elle est incapable de me trahir.

—Je le crois... mais ce sera pour plus tard.

—Et... quand entrera-t-elle en fonctions ? demanda Pierre.

Giovanni parut se consulter, puis enfin :

—Dans quelques jours, répliqua-t-il.

Le jeune homme poussa un soupir.

Ce soupir amena un sourire sur le visage de l'entrepreneur.

—Je comprends, dit-il, ce que vous voulez... nous allons signer d'abord le petit engagement.

Il fit apporter ce qu'il fallait pour écrire.

—Je vais vous dicter, ajouta-t-il.

De cette dictée sortit l'engagement le plus ambigu qui se pût rédiger, et Pierre fut sur le point, à chaque ligne, de déchirer la feuille pour en jeter les morceaux à la face de l'Italien.

Mais, il était à bout de ressources et force lui était d'accepter les conditions de cet homme, quelles qu'elles fussent.

Quand il eut signé, Giovanni lui dit hypocritement.

—Je suis généreux ; votre situation me fait beaucoup de peine, je vais vous donner un acompte.

La physionomie de Pierre s'illumina.

—Combien voulez-vous ? fit l'Italien en clignant les paupières.

—Le plus possible.

Giovanni prit un ton paternel pour répliquer :

—Ce n'est peut-être pas sage.

Pierre courba la tête, balbutiant :

—Il faut que je rapporte de l'argent à la maison.

L'entrepreneur éclata de rire.

—Farceur ! dit-il, vous me donnez là une bien mauvaise raison... Je vous préviens que vous risquez de perdre l'estime de Giovanni Corda en essayant de le tromper.

Et il renfonça dans sa poche la bourse volumineuse qu'il avait posée sur la table, à côté de lui. Le visage de Pierre s'assombrit.

—Si je vous donnais vingt-cinq piastres, qu'allez-vous faire ? demanda l'Italien d'un voix caressante.

Et lui frappant amicalement sur l'épaule :

—Allons, ajouta-t-il, dites donc la vérité... c'est la roulette qui vous attire, n'est-ce pas ?

—Je voudrais me refaire, murmura le jeune homme.

—Et si vous perdez, il faudra que le signor Corda dénoue à nouveau les cordons de sa bourse...

—Je suis sûr de gagner, dit Pierre timidement.

—Après tout, c'est bien possible, fit l'Italien d'un ton qui voulait paraître convaincu, avec cinquante piastres, vous en feriez peut-être venir mille.

—Mille piastres ! répéta Pierre tout bas, si je gagnais mille piastres !

—Et avec cent piastres, vous pourriez peut-être en gagner deux mille ! ajouta Giovanni, en accompagnant ces paroles d'un ricanement qui pouvait passer pour une ironie aussi bien que pour un encouragement.

—Vous me donneriez cent piastres ! balbutia le joueur dont les joues se coloraient subitement.

—Eh ! je ne suis pas un juif, moi ! fit Giovanni. Quand je rends un service, je ne lésine pas... voici les deux cents pistoles de votre premier mois d'appointement.

Et il allongea les pièces d'or sur la table.

Pierre étendit les deux mains avec avidité.

—Un petit moment, dit l'entrepreneur en protégeant le tas d'or contre les doigts de Miquet... Faites-moi d'abord un reçu en bonne forme.

Le jeune homme respira ; un reçu, c'était tout simple.

Il écrivit, signa, et Giovanni lui permit de faire passer dans ses poches les onces et les piastres.

—Vous feriez mieux, tout de même, de ne pas jouer, dit l'Italien ; ou du moins, croyez-moi, ne jouez que la moitié ce soir, et si vous faites un gain raisonnable, sauvez-vous avec.

—Je suis sûr de ne pas m'emballer, fit Pierre, qui ne tenait pas en place.

—Alors, à demain, dit Giovanni en se levant.

—Non, dit-il, pas demain ; dans huit jours seulement ; j'ai un petit voyage à faire... et tâchez de bien vivre pendant ce temps-là.

Mais Pierre Miquet n'entendait plus.

Déjà il était dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

Alors, d'un signe imperceptible, Giovanni appela auprès de lui un individu, correctement vêtu et qui, assis à une table non loin de celle qu'il venait de quitter, paraissait plongé dans la lecture du *New-York Herald*.

—Tu as bien regardé l'homme avec lequel je viens de causer ? demanda-t-il d'une voix brève.

—Oui, répondit laconiquement l'autre en italien.

—Tu le reconnaîtras ?

—Oui.

—Rejoins-le et joue avec lui... il a deux cents piastres en poches, il faut les lui reprendre.

Un éclair passa dans l'œil du personnage.

—Et si je réussis, murmura-t-il, pour qui seront les piastres ?

Giovanni l'enveloppa d'un regard de mépris :

—Ai-je donc l'habitude de partager ? demanda-t-il.

Puis, après un moment :

—Allons, va, et sois adroit.

Déjà, il s'éloignait, lorsque, revenant sur ses pas :

—Fais attention, le gaillard joue aisément du revolver.

L'autre eut un geste d'insouciance.

—Mieux que moi ? fit-il d'un ton narquois.

—Pas de bêtise, dit sévèrement Giovanni Corda ; j'en ai besoin.

—Convenu, alors... On ne l'abîmera pas.

Et il tourna les talons.

Mais Corda courut après lui.

—Au monte, il retourne le roi avec une régularité que je te signale.

—Merci... mais rien à craindre de ce côté-là non plus... je m'arrangerai de façon à le retourner avant lui...

Sur ces mots pleins de promesses, les deux hommes se quittèrent, et tandis que son compagnon montait l'escalier conduisant à la salle de jeu, Giovanni Corda franchissait le seuil du *Continental*, en se frottant les mains.

—Allons, murmura-t-il gaiement, on dit qu'il n'est point de bons généraux, s'ils ne sont secondés par de bons lieutenants... je crois que j'ai trouvé l'homme qu'il me faut et que, le cas échéant, je pourrai gagner avec lui une bataille.

Dans Front-Street, à quelques cents mètres du *Continental*, se trouvait, parmi toutes les habitations, à larges balcons et à vérandas immenses, une maison élevée d'un étage seulement, se faisant remarquer par la solidité de sa construction.

Les murs au lieu d'être en briques, comme les maisons avoisinantes, était en épais moellons ; la porte, taillée dans des poutres de chêne, était garnie de plaques de fer, qui la faisaient ressembler à une porte de prison ; quant aux fenêtres du rez-de-chaussée, les carreaux dépolis étaient protégés par de solides barreaux, formant un grillage de mailles assez serrées, pour que l'on n'y pût point passer le bras.

Les fenêtres du premier étage avaient une armature semblable, quoique de forme peut-être un peu plus élégante.

Sécurité et économie de temps ; outre que des volets à percer, à arracher, sont une trop mince besogne pour des voleurs expérimentés, on épargne ainsi, à un domestique, la peine de les enlever le matin et les remettre le soir.

Or, en Amérique plus qu'en aucun autre pays, la devise "Times is money" est en grand honneur, et l'on n'épargne rien pour gagner dix minutes de temps d'un salarite.

On objectera que la maison, ainsi formidablement défendue, devait avoir une vague ressemblance avec un poste de caserne ; d'accord.

Mais ses propriétaires ne l'avaient probablement pas fait construire, dans le but unique d'embellir la principale rue de Colon.

Mais eux-mêmes, pourrait-on ajouter, devaient jouir d'un triste coup d'œil, lorsqu'ils jetaient un regard au dehors, et ils devaient se prendre pour des prisonniers, à n'apercevoir ainsi le ciel bleu et la mer immense, qu'à travers le grillage.

A cela nous répondrons que les maîtres de cet immeuble ne l'occupaient pas pour jouir du panorama splendide qui se déroulait devant eux, mais bien pour brasser des affaires.

Au-dessus de la porte, en lettres énormes rouges, sur un panneau noir, étaient écrits ces mots : "Schmidt, Jockson and Co."

Et, au-dessous de cette firme commerciale, le mot "banquiers", traduit en cinq ou six langues.

Ce terme de "banquiers" a, dans le Nouveau-Monde, et surtout dans l'Amérique centrale, une signification beaucoup plus large que celle que nous lui donnons généralement sur le vieux continent.

Un banquier, dans le Nouveau-Monde, fait un peu de tout : il reçoit des dépôts d'argent, exécute des ventes et des achats sur les différentes bourses d'Europe et d'Amérique, fait l'escompte du bon papier, et l'usure sur le mauvais, avance sur gages, prête sur les troupeaux, sur les marchandises, bref, se livre à toutes les opérations qui peuvent avoir pour but de faire tomber dans sa caisse le plus rapidement et le plus facilement possible, onces ou piastres.

C'était M. Schmidt qui avait commencé la maison.

Plusieurs années avant l'époque à laquelle commence cette histoire, M. Schmidt, un Allemand que la misère avait chassé d'Europe, exerçait à Colon le métier de revendeur.

Il se promenait par la ville, escortant une petite mule, sur les flancs de laquelle ballotaient, à droite et à gauche, d'énormes paniers en osier.

Dans ces paniers, il enfouissait pêle-mêle tout ce qu'on voulait bien lui vendre : vieux habits, ustensiles de ménage ayant cessé de plaire, armes usées ou détraquées, instruments quelconques brisés.

Rentré chez lui, l'Allemand consacrait tout le temps qui lui restait à trier minutieusement le contenu de ses paniers, et ensuite avec une patience admirable, avec une adresse merveilleuse, il raccommodait, retapait, rajustait, fourbissait, astiquait, vêtements, ustensiles, armes, instruments.

Puis, lorsqu'il avait redonné à tout cela un aspect, sinon de choses neuves, du moins de choses dont on pouvait encore se servir, alors il revendait, se contentant d'un petit bénéfice, pour écouler plus rapidement ses marchandises.

Il s'était construit lui-même, du côté des Warfs, une cabane avec des planches de caisses à savon, à cognac, à vermouth, clouées au moyen de quelques

pointes, et l'exiguïté de son habitation lui interdisait absolument d'accumuler des stocks de marchandises.

La fièvre de l'or trouva M. Schmidt ayant amassé un petit pécule.

Ce serait bien mal connaître la race d'outre-Rhin, que de supposer que M. Schmidt songea un seul instant à risquer ses économies dans l'exploitation des terrains aurifères de la Californie.

Seulement, en homme pratique, il résolut de tirer parti de la situation géographique de Colon, où devaient forcément prendre pied—qu'ils arrivassent de l'ancien ou du nouveau continent—tous ceux qui couraient au pays de l'or.

Il fit le voyage de New-York et revint, au bout d'un mois, avec une cargaison complète de vêtements solides, de bottes inusables, de toiles de tente, d'instruments de toutes sortes.

Il loua un terrain tout contre les quais, où débarquaient les émigrants, et installa son nouvel établissement.

Et pendant tout le temps que dura cette folie de l'or, il vendit, sans cesse, assez sage pour ne point profiter de son succès et hausser ses prix, se contentant de gagner 15 0/0 sur chaque vente.

C'est alors qu'il fit connaissance avec M. Jockson, citoyen des Etats-Unis et revenant de Californie avec les débris, fort respectables encore, d'une fortune considérable trouvée dans les sables aurifères.

Sur quelles bases fut établie l'association de ces deux hommes ? Cela importe peu ; la seule chose intéressante est la rapidité avec laquelle prospéra cette association dans laquelle, outre ses piastres et ses onces, chacun des associés apportait un tempérament spécial, dont les qualités et les défauts se contrebalançaient mutuellement.

Les premiers travaux du "Panama Railway" les fit s'installer banquiers, pour faire aux entrepreneurs de modestes avances.

Dans ces opérations-là, encore, MM. Schmidt et Jockson furent heureux, et leur situation s'accrut rapidement.

Si rapidement même, que leur maison se déboula, et que M. Jockson allait à Panama fonder une succursale, place de la Liberté, tandis que M. Schmidt demeurait à Colon.

Puis vint la création de la "Société Universelle pour la création du canal interocéanique".

Alors, brusquement, et sans que l'on pût avoir là-dessus aucun détail, les deux associés firent construire dans Front-Street cette maison fortifiée, qui faisait loucher les pauvres et gronder les voleurs ; et à la stupéfaction universelle, la raison sociale changea.

"Schmidt and Jockson" se transforma en "Schmidt, Jockson, and Co."

Nous avons dit ce qu'étaient Schmidt et Jockson ; bientôt sans doute nous apprendrons quelle signification il fallait attacher à cette queue de la raison sociale "and Co."

Huit jours après la rencontre, au *Continental*, de Pierre Miquet et de Giovanni Corda, penché sur son bureau, dans son cabinet, au premier étage, M. Schmidt dépouillait son courrier.

De temps à autre, il levait la tête, pour jeter les yeux sur un petit miroir placé devant lui, suivant un plan incliné.

Dans ce miroir, par suite d'une combinaison de glaces, venait se refléter la pièce du rez-de-chaussée servant de bureau.

Là, depuis longtemps déjà, les employés étaient assis devant leur table ; ils n'étaient pas plus d'une douzaine, faisant de la besogne comme vingt-quatre.

Schmidt et Jockson payaient bien ; mais il leur en fallait pour leur argent.

Après avoir constaté que chacun était à son poste, et que toutes les plumes couraient fébrilement sur le papier, M. Schmidt poursuivit son travail.

C'était un homme froid, au visage impassible, ne s'impatientant jamais ; impossible de deviner sur son visage si les lettres qu'il examinait lui faisaient plaisir ou lui déplaisaient ; il les prenait à sa gauche, les unes après les autres, les annotait rapidement après y avoir jeté un coup d'œil—quelques lignes brèves au crayon bleu—puis les mettait à droite, régulièrement, mathématiquement, comme eût fait une machine. (A suivre)

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 AOUT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

L'heure du déjeuner étant arrivée. Robert et Pierre entrèrent tous les deux à leur tour, venant de l'usine.

L'Américain avait toujours son même teint de blond, légèrement coloré ; ses mouvements paraissaient libres, son visage était flegmatique et glacial comme à l'ordinaire.

S'il souffrait, si son corps portait une blessure quelconque, rien sur sa physionomie ne l'indiquait.

Pendant que Robert, très pâle de ses émotions de la veille, allait embrasser sa tante, M. de Sauves s'approcha de sir Jonathan et serra sa main.

L'étreinte de Pierre avait eu la forme de ces poignées de mains anglaises, un peu vigoureuses, à la mode aujourd'hui.

Il sembla à Suzanne, qui ne quittait point l'Américain des yeux, que les lèvres de celui-ci blanchissaient légèrement.

—Tiens ! se dit-elle aussitôt, serait-ce au bras que je l'ai touché ? . . .

Elle s'avança sur-le-champ. —Bonjour, sir Pierce, dit-elle aussitôt, comment cela va-t-il aujourd'hui ?

Tout le monde dans la maison était habitué aux manières un peu familières de la jeune femme de charge, nul ne s'étonna de son entrée au salon.

—Je n'ai pas pu vous conduire Georgette ce matin, continua-t-elle, j'ai eu des occupations.

Il se contenta de sourire, et ne répondit point.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Suzanne.

—Je suis sûre que vous m'en voulez de ne pas être venue ? demanda-t-elle en le regardant un peu fixement.

Il essaya de détourner son regard gris, qui plus que jamais fuyait.

—Moi, dit-il, pas le moins du monde.

—Alors, donnez-moi la main.

Et sans lui laisser le temps de réfléchir ou de calculer, de sa main droite à elle, la jeune gouvernante prit la main gauche de l'Américain, qu'elle secoua comme l'avait fait Pierre de Sauves, mais en l'élevant violemment en haut, puis en la laissant brusquement retomber avec toute l'énergie dont elle était susceptible.

Il chancela. —Qu'avez-vous donc, sir Pierce ? fit-elle aussitôt. On dirait que vous vous trouvez mal.

Georgette s'élança et se jeta à son cou. —Oh ! grand ami, s'écria-t-elle, vous souffrez !

Il avait dû faire à sa volonté un formidable appel, car malgré les gouttes de sueur froide qui perlaient à son front, il souriait.

—Pas du tout, répondit-il à Mlle Chaniers.

Il fait seulement un peu chaud ici, et j'ai eu un vertige.

C'est déjà passé.

Le domestique annonçait :

—Madame est servie.

On alla s'asseoir autour de la table de famille, tandis que Suzanne restée invisible dans un coin du salon paraissait fort occupée à arranger les fleurs d'une jardinière, et murmurait, en tendant ses oreilles vers la salle à manger :

—C'est lui, j'en étais sûre. Comment va-t-il se conduire maintenant ?

La jeune gouvernante pensait bien, en effet, qu'avec sa prudence de serpent, sir Jonathan ne resterait point immobile devant le danger redoutable que sa nouvelle attitude représentait pour lui.

Elle ne se trompait pas. Au dessert, il dit, mais d'une voix très naturelle :

—J'ai reçu hier mon courrier d'Amérique. Sir James est souffrant. Benjamin n'a pas encore l'expérience nécessaire pour le remplacer, je dois

nous régler nos affaires de maison, d'administration, d'usine ; sir James reprendrait ses fonctions, et à notre retour aurait lieu le mariage de Robert et de sa cousine.

—Je ne vois point d'obstacle à cela, dit Pierre de Sauves.

Et toi, ma sœur ?

A ce moment, un bruit infernal eut lieu dans le petit salon.

Une fort belle potiche, donnée par sir Jonathan à Georgette, venait de tomber de sa colonne sur le parquet où elle s'était brisée en mille morceaux.

Mlle Chaniers s'élança.

—Ah ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots comme une enfant qu'elle était, quel malheur ! . . .

Tout le monde se leva.

Suzanne, un plumeau à la main, avait évidemment fait cette maladresse-là, et en paraissait horriblement confuse.

Georgette pleurait toujours très fort.

—Je vous en prie, chérie, dit sir Pierce en la prenant dans ses bras, tout bouleversé du désespoir de la jeune fille, n'ayez pas ce grand chagrin pour si peu de chose.

—Et ma potiche si belle, que tout le monde admirait avec son grand dragon vert ! Je ne l'ai plus ! . . .

—Je vous en donnerai une mille fois plus jolie. Nous irons la chercher cette après-midi ensemble.

Pendant ces quelques mots échangés, Suzanne s'était glissée derrière Adèle.

—Acceptez l'offre de sir Jonathan, dit-elle d'une voix presque impérieuse. Pour Dieu ! acceptez-là tout de suite.

Mme Chaniers tressaillit.

—Toi ! . . . murmura-t-elle, toi, tu me conseilles cela ! . . .

—Oui, moi ! Qu'est-ce que ça vous fait des bans ? Est-ce que ça engage cela ! Acceptez vous dis-je, autrement les plus grands malheurs sont à craindre.

Georgette jusque-là pendue au cou de sir Jonathan essayait ses yeux.

—Je suis bien maladroite, dit tout haut la jeune gouvernante. Je ne sais pas en vérité comment cela s'est fait. Et j'en suis désolée ! . . .

—Ne te tourmente pas, dit Pierre avec son indulgence accoutumée, puisque sir Jonathan est disposé à réparer ce désastre.

Le déjeuner étant terminé, on resta dans le petit salon où le café fut apporté.

—Que décidez-vous, demanda sir Jonathan à la jeune femme lorsque les domestiques eurent disparu ? Dois-je partir seul cette semaine pour New

York où m'appelle mon associé, ou attendre que ma femme s'accompagne ? . . .

Georgette, anxieuse, le sourcil froncé, ne quittait pas sa mère des yeux.

—Demandez à mon frère les papiers dont vous avez besoin, sir Pierce, dit la jeune veuve en regardant sa fille, et entendez-vous avec lui pour toutes les démarches à faire.

—Oh s'écria Georgette [tout de suite, mon oncle, ce soir même . . .

—Je veux bien, répondit Pierre, je suis prêt à agir, mais pas cette après-midi, toutefois, j'ai des rendez-vous. Demain si vous le voulez.

—Non, dit sir Jonathan, demain, moi je ne serai pas libre. Je dois partir pour un petit voyage de un ou deux jours au plus.

—Où ce voyage ? demanda Georgette avec son indiscretion d'enfant gâtée.



Avec des précautions infinies, il lui fit monter les marches du perron.—Voir page 102, col. 3.

partir le plus tôt possible.

Puisque notre mariage est décidé, chère madame, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes et l'avancer d'un mois et demi ? . . .

—Oh ! maman ! . . . oui, mille fois oui ! . . . s'écria Georgette, je t'en supplie, accepte !

Adèle, plus blanche qu'un marbre, ne répondit pas.

Sir Jonathan reprit :

—J'ai mes papiers fort en ordre, il ne m'en manque aucun ; les vôtres peuvent être prêts demain, puisque tous les événements de votre vie se sont passés à Paris. Voulez-vous me permettre de faire afficher nos bans cette semaine ?

Notre mariage devant avoir lieu tout à fait entre nous, nous n'aurons à prévenir personne de ce changement d'intention. Et tout de suite après, nous partirons avec Georgee pour l'Amérique. Là,

Imperceptiblement Jonathan hésita.... Au Havre, répondit-il, au bout de quelques secondes.

—Alors, demanda Robert, vous prendrez l'express de demain matin, à huit heures vingt ?

—Non, je partirai de préférence ce soir à six heures trente-sept, afin de rester le moins possible loin de vous tous.

Dans la salle à manger, Suzanne aux aguets se dit :

—Il va voir en Normandie si Clotilde est toujours dans son orphelinat. Avec son infernale adresse, il aura vite retrouvé sa trace. C'est le moment de veiller sur elle.... Il se doute peut-être de quelque chose la concernant !....

Mais d'un autre côté, comme ses soupçons seront endormis par l'espérance de son prochain mariage. Il va rester ; autrement, il filait ce soir même pour l'Amérique....

Vers deux heures, Georgette sortit en voiture avec l'Américain afin d'aller acheter sa potiche.

Suzanne prétextait des occupations urgentes et ne voulut point accompagner Mlle Chaniers.

—Alors je vais y aller, moi, déclara Adèle.

—Pourquoi cela ? demanda la gouvernante.

—Parce qu'une jeune fille ne doit pas sortir seule avec un étranger.

—Oh ! un étranger !.... répéta Suzanne avec un éclair dans les yeux.

Adèle devint très pâle.

—Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

—Rien. Mais sir Jonathan n'est point un étranger pour Georgette. Et elle est en sûreté avec lui, il l'aime tant !

—Je ne te comprends pas.

—N'essayez pas, vous n'y parviendriez pas toute seule.

—Tes mystères me font mourir.

—Patience, ils seront bientôt finis, je l'espère. En attendant, occupez-vous un peu moins de Georgette, cette enfant sans cœur que nous avons tant adorée vous et moi, et qui ne nous aime ni l'une ni l'autre, pour penser un peu plus à votre Clotilde si bonne, si belle, si honnête, qui a les yeux de Georges, la physionomie de Pierre, et votre tournure à vous !....

—Suzanne !.... tu vas t'expliquer cette fois-ci, ou je vais devenir folle !.... Que veux-tu dire ? Oh ! parle, au nom de toutes mes douleurs, parle !

—Taisez-vous !.... C'est moi qui suis une folle de ne pas savoir me contenir, quand ce que je poursuis dépend de la plus absolue discrétion.... Mais je vous adore tellement que je voudrais vous donner confiance en moi, quand je vous dis : Ne vous préoccupez pas tant de Georgette ; que toutes vos pensées, votre cœur, votre tendresse volent vers l'autre, si digne d'être aimée.

—Et que m'est-elle donc cette autre, Dieu du ciel ?....

—Silence, malheureuse !.... Ici, les murs même pourraient vous entendre !....

—Et quand parleras-tu ?

Très bas, à son oreille, Suzanne murmura :

—Quand je serai sûre que ce maudit est vraiment loin d'ici !....

Adèle ne protesta pas.

Afin de ne pas rester en butte aux questions de Mme Chaniers, la jeune femme de charge la quitta.

Elle se dirigea aussitôt vers le cabinet de l'usine où Robert, chaque jour, travaillait à côté de son père.

Mais M. de Sauves cette après-midi-là était sorti pour des rendez-vous d'affaires, ainsi qu'il l'avait dit ; Suzanne était donc sûre de trouver le jeune homme tout seul.

Comme la jeune gouvernante traversait la cour, sir Pierce et Georgette partaient tous les deux en voiture découverte.

La fillette était radieuse.

Il sembla, au contraire, à Suzanne que l'Américain avait le visage extrêmement soucieux et préoccupé.

—Il sent la poudre, se dit-elle.

Et plus bas, très angoissée, très perplexe, elle ajouta :

—Comment trouver un piège assez habile où le faire tomber ?.... Comment arriver à lui faire avouer ses crimes à lui-même ?.... car il n'y a pas une preuve contre lui, rien !....

La substitution de l'enfant ?.... Nul ne l'a vue.

Quant à sa personnalité, elle est si solidement établie, qu'il faudrait quelque miracle pour la battre en brèche.

Demain lorsque je serai sûre de ne pas être vue ou suivie par lui, j'irai raconter tout cela à M. Marais, rue Jacob.

Mais j'ai bien peur que lui-même soit aussi embarrassé que moi....

Elle était appuyée au montant de la porte et toute songeuse, elle réfléchissait, laissant ses yeux fixés vers l'endroit par où la voiture avait disparu.

Une voix connue l'arracha à sa préoccupation.

—Qu'est-ce que tu fais là, Suzette ? demandait Robert.

—Je vous cherche.

—On ne le dirait pas. Mais entre tout de même. Si tu as des confidences à me faire, je suis tout seul.

Elle obéit.

—Fermez bien les portes, Robert, dit-elle au jeune homme.

—C'est donc grave, ce que tu as à me raconter ?

—Tout ce qu'il y a de plus grave.

Soigneusement, Robert fit retomber les lourdes draperies de drap vert.

—Là, dit-il, bienveillant et sérieux, je t'écoute.

—J'ai reconduit Clotilde chez elle dimanche dernier, dit-elle aussitôt, c'est-à-dire hier.

Il devint plus blanc qu'une cire.

—O Suzette !.... murmura-t-il, que veux-tu dire ?

Elle se leva et prenant les deux mains du jeune homme, avec le doux tutoiement d'autrefois, celui qu'elle employait quand elle le portait jadis dans ses bras :

—Que je t'aime bien, mon cher petit, dit-elle en baisant ses cheveux, et que je ne veux pas que tu souffres !....

—Tu sais donc ?....

—Que vous êtes deux cœurs vaillants et droits. Oh ! oui, va, mon Robert, je sais cela, et bien autre chose encore.

Par exemple, que Clotilde est digne de toi, que vous êtes créés l'un pour l'autre, et que ta vieille amie te promet que vous serez mari et femme, mes mignons, et qu'elle élèvera vos enfants comme elle t'a élevé, Robert !

Un mouvement plus fort que sa volonté fit lever le fils de Pierre de la chaise sur laquelle il était assis, la tête cachée dans ses mains.

Tout à coup, il se trouva debout, pressant comme un fou la jeune femme dans ses bras.

—O chère Providence !.... murmura-t-il, toi qui es toujours été si bonne, sois bénie autant que tu es aimée !.... Je te crois, ma Suzie, tu me re-mets le paradis dans le cœur.... Je suis heureux, heureux comme je ne l'ai jamais été !....

Elle se dégagea.

—C'est bien, cela, d'avoir confiance, dit-elle avec son doux sourire ému, mais ce n'est pas assez.

—Que faut-il encore ?

—D'abord veiller sur Clotilde.

—Un danger la menace donc ?

—J'en ai peur. Recommande-lui de bien faire attention à tout ce qui va lui arriver, ces jours-ci. Qu'elle ne croit aucune lettre reçue ; qu'elle n'aille à aucun rendez-vous, lui dirait-on que c'est Adèle, toi ou moi, qui le lui donnons.

Surtout, toi, va chaque soir l'attendre à la sortie de son magasin, et accompagne-la jusque chez elle.

—Je le ferai, dit-il, très grave !

—Autre chose. Gare-toi comme de la peste de cet Américain maudit, de cette canaille qui est venue ici capter si étrangement la confiance de tous.

—Est-ce de sir Jonathan Pierce dont tu veux parler, Suzanne ? demanda Robert stupéfait d'étonnement.

—Et de qui donc ?.... Adèle, Pierre, toi Robert, vous êtes trop honnêtes les uns et les autres pour lire dans certaines âmes plus noires que l'enfer.

Cet étranger a su se faufiler parmi vous, entrer dans vos vies.... il est si adroit !

A toi surtout, Robert, il t'a inspiré de l'affection en veillant sur ta jeunesse. Tu as cru que c'était par sollicitude et tu lui en as été reconnaissant,

sans deviner à quel but caché il obéissait, le bandit !....

—Suzanne !.... Ne divagues-tu pas ?....

—Tais-toi, seule je le connais, je l'ai percé à jour, j'ai deviné le moindre de ses actes. Mais Robert, même sans me comprendre tout à fait aujourd'hui, je te supplie de m'obéir, de te taire, de me croire !.... Au nom de ton amour pour Clotilde, que tes lèvres soient closes pendant quelques jours-encore, mais irrévocablement closes, même vis-à-vis de ta mère, même vis-à-vis de ton père !

Pour atteindre le but que je poursuis, il me faudra peut-être ton aide.... Je ne le sais pas au juste, mais tout peut se produire. Puis-je compter sur toi absolument, complètement ?

La parole souverainement énergique et décidée de cette fille intelligente, qu'il savait si honnête et si dévouée, impressionnait Robert jusqu'au fond des entrailles.

Il aimait sir Jonathan, ou plutôt il l'estimait, car son affection avait reçu un coup profond en présence de l'amour aveugle dont l'Américain entourait Georgette, celle-là même qui était devenue si antipathique dans ces derniers temps au fils de Pierre.

Mais cette estime vouée à son ancien professeur ne pouvait entrer en ligne de compte avec la tendresse et la reconnaissance éprouvées pour l'amie de sa vie entière, cette Suzanne en qui chacun avait une si absolue confiance dans la maison.

On était habitué à croire sa parole, à respecter ses décisions.

N'était-elle pas le dévouement, l'intelligence et la loyauté incarnés ?

—Oui, dit gravement Robert, je suis à toi, je t'appartiens. Lorsque tu commanderas, je t'obéirai !

—De nuit et de jour ?

—De nuit et de jour.

—Et tu me confieras tout ce qui se passera, tout ce qui se produira ?

—Oui, tout.

—Même avec Georgette ?

—Oh ! fit-il avec un haussement d'épaules significatif, celle-là ne compte guère pour moi.

—Mais elle compte joliment dans les événements qui vont se produire. Or ce sont ses actes et ses paroles à elle qu'il faut surtout surveiller, car ils peuvent être l'écho de la pensée d'un autre.

—De fait, Suzanne, ne trouves-tu pas l'amour de sir Jonathan pour elle bien extraordinaire ?

—Extraordinaire, non.

Robert la regarda fixement.

Suzanne, devant la lueur qui s'allumait dans les yeux du jeune homme, regretta ses paroles.

—Elle ressemble à sa sœur morte, m'a-t-on raconté.

Robert ne répondit pas.

La jeune femme de charge se leva.

—Ne cherche pas à approfondir ces choses avant l'heure voulue, dit-elle ; contente-toi d'avoir confiance en mon affection pour vous tous.

Mais veille sur Clotilde. A partir de ce soir reconduis-la chez elle, et que rien, entends-tu, ne t'en empêche.

Cette recommandation répondait trop aux plus secrètes pensées de Robert pour qu'il insistât.

Tandis qu'il retombait dans ses réflexions, Suzanne s'éloigna.

Sir Pierce devant partir à six heures de la gare Saint-Lazare rentrerait de bonne heure avec Georgette, cela était sûr.

Il fallait que l'Américain, à son retour dans la maison, trouvât la jeune gouvernante à son travail, tranquille ainsi qu'à l'ordinaire ; le moindre conciliabule, le plus léger émoi éveilleraient ses soupçons ; et cela, Suzanne comprenait qu'il fallait l'éviter à tout prix.

Vers cinq heures et demie, en effet, la victoria revint.

Sur le devant de la voiture, on voyait une caisse énorme ; c'était la potiche que Georgette avait voulu emporter elle-même sur-le-champ, sans laisser au magasin le soin de la lui livrer.

Sir Jonathan sauta le premier à terre, et prit la jeune fille dans ses bras pour la faire descendre.

Avec des précautions infinies, il lui fit monter les marches du perron, et se dirigea avec elle vers le petit salon où se tenait Adèle.